DISSERTATION

N° 288.

SUR

LA PELLAGRE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 18 décembre 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR A. J. L. JOURDAN,

Ancien Chirurgien militaire.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMERIL, *Président.*
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798 l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

DISSERTATION

SUR

LA PELLAGRE.

La pellagre tire son nom de l'exanthème qui en constitue l'un des symptômes les plus saillans, celui qu'on se plaît à représenter comme le seul essentiel, ou au moins comme la source de tous les autres. *Titius* la range au nombre des érysipèles, sous l'épithète d'*érysipèle périodique nerveux chronique ; Vaccari* la nomme *mal de misère*, par allusion à la pauvreté de ceux qu'elle frappe ; *Aldalli* l'appelle *paralysie scorbutique ; Odoardi* lui donne la dénomination de *scorbut des Alpes ; Holland* la classe parmi les *impetigines ;* et M. *Alibert* en a fait une espèce d'ichthyose, l'*ichthyose pellagre.*

Cette affection a plusieurs fois appelé sur elle l'attention du gouvernement en Italie ; mais la sollicitude philanthropique de Joseph II, les efforts de plusieurs sociétés savantes, et les travaux des praticiens les plus recommandables n'ont pas encore suffi pour procurer des notions exactes sur la nature et les véritables causes de cette maladie. Une grande incertitude règne dans tout ce qui concerne son histoire, et l'on ne s'accorde que sur un point, c'est à peindre des couleurs les plus sombres l'influence qu'elle exerce sur la population des campagnes de la Lombardie, qu'elle aura bientôt conver-

ties en d'affreux déserts, si l'on ne parvient pas à en arrêter les progrès toujours croissans.

L'époque de l'apparition de la pellagre a été un objet de controverse. *Frapolli* soutient que cette maladie n'est pas nouvelle, parce qu'étant, du moins à ce qu'il suppose, causée par l'action du soleil, elle doit être aussi ancienne que cet astre. *Zanetti* prétend au contraire qu'elle est nouvelle, et *Gherardini* partage son avis. *Albera*, qui avait adopté le sentiment de *Frapolli*, touchant l'influence des rayons solaires, croyait également la pellagre aussi ancienne que l'astre du jour : il disait seulement qu'autrefois elle fut connue sous des noms différens, à raison des modifications qu'elle présentait alors dans sa forme ou son intensité. Cette dernière assertion ne paraît pas dénuée de toute vraisemblance, car *Ghirlanda* assure que la pellagre existait, aux environs de Trévise, bien avant le temps où *Frapolli* et *Zanetti* l'observèrent pour la première fois dans la haute Lombardie ; mais que l'ignorance du peuple et l'inhabileté des médecins l'y avait fait confondre avec d'autres affections qui la compliquent quelquefois, ou dont elle présente l'apparence. D'un autre côté, *Strambi* rapporte que plusieurs personnes lui assurèrent avoir observé déjà la maladie chez leurs pères, et même chez leurs grands-pères ; d'où il conclut qu'elle régnait en Italie soixante ou soixante-dix ans avant la publication de son livre, c'est-à-dire, avant 1784. D'après toutes ces considérations, *Allioni* en fait remonter la date jusqu'en 1715, malgré qu'elle n'ait commencé à fixer l'attention des médecins que vers l'année 1740.

Il paraît qu'on l'a observée d'abord dans les provinces situées entre le Pô et les Alpes. Elle règne avec plus de force que partout ailleurs à Soma et dans les environs. On la rencontre fréquemment aussi sur le territoire de Novara. *Cerri* l'a vue également à Castelletto et dans les lieux circonvoisins. Il pense qu'elle s'est propagée de là vers l'orient, en suivant le revers des montagnes; mais on n'a que des renseignemens trop vagues sur l'époque à laquelle elle s'est montrée dans le principe, pour pouvoir dire quelle est la contrée

qui a été le premier théâtre de ses ravages, d'autant plus que les premiers auteurs qui ont écrit sur cette maladie la peignent comme étant déjà répandue à peu près sur toute la surface du haut Milanais, c'est-à-dire dans toute l'étendue de pays comprise entre le lac de Côme et le lac Majeur. Depuis, elle s'est propagée dans les états de Venise et sur les côtes de la mer Adriatique. *Holland* l'a rencontrée dans le Frioul. Elle a fait des progrès effrayans depuis cinquante années; car *Strambi* calculait, en 1784, que les pellagreux formaient à peu près le vingtième de la population dans les districts les plus maltraités : or, il en est maintenant où l'on compte jusqu'à un malade sur cinq ou six individus.

La pellagre n'attaque que les individus occupés à la culture des terres, et même les plus misérables d'entre eux. Il est rare de la rencontrer chez les habitans des cités. Les femmes y sont plus sujettes que les hommes, car *Albera* prétend que sur cent pellagreux on ne compte pas plus de douze hommes contre quatre-vingt-huit femmes, ce qui établirait une proportion de sept ou huit contre un. *Ghirlanda* assure aussi que les individus mélancoliques, bilieux, sanguins, et d'une constitution sèche, sont ceux chez lesquels elle s'établit de préférence. *Odoardi* ne l'a jamais vue avant l'âge de six ou huit ans, ni après celui de soixante. *Soler* prétend, de son côté, qu'on n'a presque jamais occasion de la voir chez les sujets âgés de moins de quatorze ans; mais il paraît qu'aujourd'hui elle épargne bien moins encore les paysans italiens, car *Belloti* et *Ghirlanda* nous apprennent qu'aucun âge n'est à l'abri de ses atteintes, et qu'elle ne respecte pas plus les enfans à la mamelle que les octogénaires, remarque dont *Sacco* a depuis constaté la justesse.

Les personnes qui ont de la disposition à être atteintes de la pellagre commencent ordinairement par se plaindre d'un sentiment de malaise, accompagné d'abattement et de lassitude générale. Elles se livrent avec moins d'ardeur, ou même avec répugnance, aux travaux de la campagne : peu à peu elles deviennent tristes et moroses. Des tiraillemens plus ou moins douloureux, accompagnés de

tension, d'un sentiment de chaleur brûlante et d'un prurit incommode, se font sentir sur le dos des mains et des pieds, où l'on voit paraître une tache plus ou moins étendue. Les mêmes phénomènes s'observent aussi au cou, à la partie supérieure de la poitrine, le long des jambes, au front, sous les bras, au milieu des cuisses, en un mot sur toutes les parties du corps exposées sans vêtemens à l'air et aux rayons du soleil. La tache ne tarde pas à prendre un caractère érysipélateux; la peau change de couleur, devient d'un rouge rosé et luisant, puis acquiert une teinte légèrement livide. Souvent il se forme de larges phlyctènes, contenant une sérosité roussâtre. Au bout d'un certain laps de temps, l'épiderme se détache et tombe par écailles. Chez plusieurs individus cette desquamation a lieu sans rougeur ni chaleur à la peau. Lorsqu'elle est terminée, les choses rentrent dans l'ordre accoutumé; la peau reprend sa teinte naturelle; mais elle reste plus lisse, plus délicate, et même un peu luisante.

L'exanthème de la pellagre a cela de particulier, en effet, qu'il parcourt ses périodes dans l'espace de sept à huit mois. Il débute vers l'équinoxe du printemps, et disparaît en automne. L'année suivante il se reproduit à la même époque, et cesse également après avoir suivi la même marche.

Le pellagreux passe ainsi trois, quatre, cinq années, ou même davantage. Cependant, chaque fois l'intermission devient bien moins complète. Le malade continue, pendant l'hiver, d'être tourmenté par une faiblesse extrême et par d'autres accidens qui sont les suites ordinaires de son affection. Enfin il arrive une époque où l'épiderme ne se détache plus avec autant de facilité. La peau devient plus livide, et les croûtes, plus épaisses, acquièrent une certaine ressemblance avec celles des lépreux. C'est alors que des accidens auxquels leur peu de gravité avait la plupart du temps empêché la personne qui en est atteinte de prendre garde, se développent à un haut degré, et qu'il s'y en joint d'autres dont l'intensité augmente avec plus ou moins de promptitude.

Un des plus remarquables est la diminution toujours croissante des forces. Cette faiblesse, qui existe dès le principe, semble tirer sa source de la partie inférieure du dos, et se concentrer sur les extrémités pelviennes. Aussi les jambes deviennent-elles incapables de supporter le poids du corps, et le malade éprouve un tremblement général lorsqu'il se tient debout.

Il survient des pesanteurs d'estomac, des cardialgies fréquentes, des vomissemens, des coliques, de violentes céphalalgies. Certains malades ne se plaignent cependant ni de nausées, ni de perte d'appétit, mais seulement de flatuosités qui les tourmentent beaucoup. Chez d'autres, l'appétit est vorace ou dépravé. Tous éprouvent des vertiges qui les exposent à des chutes fréquentes : leur regard est sombre et mélancolique, ou fixe et effaré; ils ont la vue trouble, ils voient les objets doubles, ou ne les aperçoivent qu'à demi. Le pouls est petit et faible, quelquefois il n'offre pas plus de trente battemens par minute. La bouche tout entière devient tendue, douloureuse, brûlante et phlogosée; le palais se fendille, les gencives se gonflent, deviennent fongueuses et saignantes ; l'haleine acquiert une fétidité repoussante; les dents prennent une couleur noire, se déchaussent et tombent; la langue est aride, fendue et noirâtre, ou rouge et couverte d'un enduit limoneux blanchâtre ; l'intérieur de la bouche présente des pustules brunes ou noirâtres, auxquelles succèdent des ulcérations. Ces symptômes ne sont cependant pas constans, et fort souvent on n'observe qu'une ardeur plus ou moins incommode dans la bouche, avec une soif difficile à étancher. Chez certaines personnes, le voile du palais se relâche au point que la voix s'en trouve altérée et presque méconnaissable. Les glandes salivaires secrètent, surtout le matin, une salive assez abondante pour constituer quelquefois un véritable ptyalisme. Toutes les membranes muqueuses sont dans un état d'irritation plus ou moins exalté; une humeur limpide et séreuse coule des yeux et du nez, le flux menstruel se supprime, et il se fait souvent un écoulement blanc ou jaunâtre par le vagin. On ob-

serve assez rarement la dysenterie ; mais la diarrhée est un phénomène très-ordinaire, quoique, chez certains individus, il y ait constipation opiniâtre pendant tout le cours de l'affection. Le malade éprouve des borborygmes continuels, les urines sont limpides, abondantes et peu colorées ; la respiration est presque toujours gênée et difficile ; il y a quelquefois de la toux, accompagnée ou non d'expectoration.

A ces accidens se joignent une foule de symptômes nerveux très-variés. Un des plus saillans est un sentiment d'ardeur qui occupe toute la tête et l'épine du dos, d'où il se propage dans le restant du corps, pour se fixer principalement à la plante des pieds. Ce sentiment incommode est parfois porté au point de ravir le sommeil au malade, et le contact des rayons du soleil l'exaspère jusqu'à le rendre insupportable. Il semble souvent au pellagreux qu'une sorte d'étincelle ou de flamme électrique se détache de son cerveau pour parcourir avec rapidité ses yeux, ses oreilles et ses narines. Dans certains cas, il éprouve des hallucinations singulières ; il croit entendre sans cesse le bruit d'un moulin, le son d'une cloche ou le chant d'une cigale ; il a des tintemens et des bourdonnemens d'oreilles. La douleur qui règne le long de la colonne vertébrale se propage par irradiation, en suivant les troncs nerveux, et provoque toutes sortes de mouvemens convulsifs, le tétanos et ses formes variées, la danse de Saint-Guy, le spasme cynique, les soubresauts des tendons.

Cependant le malade est atteint d'un délire aigu ou chronique. Les accès du premier, accompagnés d'une fièvre irrégulière, avec accélération et dureté du pouls, se terminent par des sueurs qui exhalent une odeur particulière et très-désagréable. La seconde espèce de délire est celle qu'on rencontre le plus souvent ; le malade tombe dans la démence, l'idiotisme, la mélancolie ; il est triste, morose, timide, et pleure sans motif ou à la moindre question qu'on lui adresse. L'émaciation arrive à un degré dont on n'a d'exemple dans aucune autre maladie ; l'individu maigrit, en effet,

de manière à paraître comme desséché et semblable à une véritable momie. Cependant l'obésité et la corpulence persévèrent quelquefois jusqu'à la mort. Chez certains pellagreux, on voit survenir l'hydropisie ascite, ou plus fréquemment encore l'anasarque. Mais presque toujours le malade avance lui-même le terme de sa déplorable existence; car la disposition au suicide est générale chez les individus atteints de la pellagre, qui, pour la plupart aussi, choisissent de préférence la mort par immersion; ce qui a déterminé *Strambi* à donner le nom d'*hydromanie* à l'espèce de délire frénétique dont ils sont atteints.

Telle est la marche la plus ordinaire de la pellagre; mais ses symptômes ne suivent pas toujours une progression assez régulière pour mettre à même d'établir, d'après leur seule considération, un jugement, même vraisemblable, sur l'état d'un pellagreux qu'on aurait à observer. Cette marche n'est pas tellement constante, qu'elle ne subisse souvent des modifications remarquables, par rapport tant à l'accélération qu'au retard des différentes périodes. Il n'est même pas rare de voir le mal sauter de l'une à l'autre de ces dernières, sans passer par les intermédiaires. Ordinairement aussi la pellagre dure assez long-temps, et présente quelques intermissions. Quelquefois on n'observe que l'éruption cutanée, laquelle se renouvelle chaque printemps, pourdisparaître à l'automne. Dans certains cas, si le malade change de manière de vivre, l'affection se trouve arrêtée et suspendue. C'est pourquoi j'ai cru devoir me borner à tracer un tableau général de cette dernière, sans partager les accidens qu'elle détermine en plusieurs temps distincts, comme l'ont fait divers écrivains. Ainsi *Frapolli* l'a divisée en *pellagre commençante, confirmée,* et *désespérée; Gherardini* et *Strambi*, en *pellagre légère, grave* et *désespérée; Soler*, en *sèche* et *humide*, suivant qu'elle se termine par la comsomption, ou par une hydropisie; *Titius*, en *larvée* et *manifeste*, selon qu'elle est ou non accompagnée de l'exanthème. Cette dernière distinction mérite qu'on la signale; car, bien qu'elle soit

indiquée d'une manière très-vague par l'écrivain allemand, elle annonce que ce médecin n'était point éloigné de considérer l'affection cutanée comme un symptôme accidentel. C'était là déjà, il est vrai, l'idée de *Zanetti*, qui ne voyait non plus dans l'exanthème qu'une sorte d'*écume critique*, dont la répercussion ou la rétention dans l'intérieur du corps suscite tous les accidens cruels auxquels la maladie donne lieu lorsqu'elle fait des progrès. De son côté, *Cerri* assure aussi avoir vu plusieurs pellagreux, atteints de coliques au printemps, n'éprouver que ce seul symptôme, et rester exempts de toute éruption à la peau.

Frapolli assure positivement que la pellagre n'est ni épidémique, ni endémique, mais seulement sporadique, et nullement contagieuse. *Zanetti*, *Odoardi*, *Gherardini*, *Albera*, *Strambi* et *Jansen* l'excluent également du nombre des maladies susceptibles de se communiquer par le contact, et parmi lesquelles *Titius* est le seul qui l'ait rangée : encore ne l'a-t-il fait que par pure conjecture, et pour complaire à son hypothèse favorite, savoir que la pellagre ressemble beaucoup à la lèpre, et qu'elle est communiquée aux hommes par les animaux, avec lesquels ils vivent pêle-mêle dans les étables.

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait un certain rapport entre la pellagre et l'éléphantiasis, du moins lorsque cette dernière ne fait encore que débuter. *Paul della Bona* a essayé de rapprocher ces deux affections ; mais, malgré le parallèle ingénieux qu'il a établi entre elles, il y a loin d'une légère similitude à une identité absolue, et il n'a pas fallu de grands efforts à *Strambi* et à *Fanzago* pour renverser une théorie dont l'imagination avait fait tous les frais. D'autres médecins ont assimilé, et avec beaucoup de fondement, la pellagre au *mal de la rose* qui règne dans les Asturies. Lorsque l'on compare les symptômes de ces deux affections, on ne trouve entre elles que des nuances légères, qui ne paraissent nullement indiquer qu'elles soient de nature diverse. Quoi qu'ait pu dire M. *Alibert*, l'épaisseur des croûtes, qui sont horribles dans

le mal de la rose, et dont la pellagre offre, au contraire, rarement des exemples, ne peut constituer une différence entre deux maladies qui sont identiques sous tous les autres rapports ; ou si l'on admet une différence entre elles, elle n'établira qu'une simple variété, et non une espèce distincte. Quelques écrivains ont assimilé la pellagre au scorbut. Une pareille idée ne méritait pas qu'on la réfutât sérieusement. Le seul rapport qu'il y ait entre la pellagre et le scorbut consiste dans la débilité excessive de ceux qui en sont atteints ; mais cette débilité ne provient pas de la même source dans les deux maladies, qui diffèrent d'ailleurs sous tous les autres points de vue. L'opinion émise par *Jansen*, *Penada* et *Videmar* paraît bien plus extraordinaire encore. Ces écrivains ont rapporté la pellagre à l'hypochondrie, et on ne saurait disconvenir qu'ils n'aient donné un certain degré de probabilité à leur hypothèse. *Videmar* assure, en effet, que différens praticiens ont observé la maladie chez de riches citadins, qui se l'étaient attirée en menant une vie trop oisive, en s'abandonnant trop à la bonne chère. Quant à l'affection cutanée, qu'il ne regarde que comme un simple accident, elle dépend, suivant lui, de la diversité des climats, de la différence du genre de vie, et d'autres circonstances analogues. Rien de plus singulier, à la vérité, que les raisonnemens sans fin qu'il accumule touchant l'hypochondrie avec ou sans matière ; mais à part ces théories humorales, qui ont empêché jusqu'à ce jour les médecins italiens de se former une idée nette de la pellagre, l'opinion de *Videmar* mérite qu'on la prenne en considération.

Lorsque la pellagre commença à se multiplier d'une manière effrayante sur le sol de la Lombardie, on dut penser que la cause d'où elle dépend est très-répandue parmi les paysans, et développée chez eux depuis un petit nombre d'années seulement. Aussi a-t-on accusé successivement l'action du soleil, l'influence des alimens, et une acrimonie particulière constituant un virus *sui generis*. *Frapolli* et *Albera* regardaient l'insolation comme l'unique cause de la pellagre : ils auraient eu raison, si l'exanthème seul for-

mait l'essence de la maladie ; mais *Strambi* a démontré le contraire. Il a fait voir qu'on peut éviter l'éruption cutanée en demeurant à l'ombre, mais qu'on n'est pas néanmoins pour cela exempt de l'affection pellagreuse, et qu'il y a par conséquent une pellagre sans altération à la peau, de sorte qu'on ne doit pas juger de l'intensité de la maladie par l'étendue de l'exanthème. Le docteur *Bellotti* ne partage pas cette manière de voir : il prétend que la maladie cesse entièrement vers l'automne, et que, si ce calme n'est point de durée, il n'en est pas moins constant que le pellagreux jouit de la santé jusqu'au printemps, et que la réapparition des taches cutanées à cette époque dépend d'un nouvel accès distinct et indépendant du premier. Il y a du vrai dans toutes ces assertions, et l'on ne peut pas douter que la maladie dont la pellagre dépend n'éprouve réellement une intermission bien prononcée ; mais il n'en demeure pas moins avéré que l'exanthème n'est point un symptôme nécessaire, ou que, si l'on ne veut donner qu'à lui seul le nom de *pellagre*, alors il ne désignera qu'un pur accident, et non une maladie essentielle. C'était là le point qu'il importait le plus aux médecins italiens d'éclaircir, puisque c'est celui dont la discussion doit répandre le plus de lumières sur la nature, et, par suite, sur le traitement du mal. Mais c'est précisément celui qu'ils ont le plus négligé. Entraînés tous par les prestiges de l'humorisme, ils n'ont vu dans la pellagre que la crise d'une maladie produite par une acrimonie particulière de la lymphe, dépendante de la nature des alimens ou de l'altération de l'humeur de la transpiration, tandis qu'elle ne paraît être en réalité qu'une affection des premières voies. *Titius* et *Gherardini* lui ont soupçonné cette origine : *Strambi* n'hésite même pas à en placer le foyer dans le bas-ventre ; mais, dominés par les théories régnantes, ils n'ont pas su féconder une idée qui pouvait les conduire à des résultats satisfaisans.

Les causes qu'on assigne à la maladie donnent encore un plus grand degré de probabilité à l'opinion que nous venons d'émettre. La plupart des écrivains sur la pellagre l'attribuent au genre de

vie de la classe ouvrière, Quoique la Lombardie soit une des contrées les plus fertiles de l'Europe, l'habitant des campagnes ne s'y nourrit guère que de végétaux, de pain de seigle mal cuit et aigre, de riz, de blé de Turquie, de millet, de blé-sarrasin, de diverses pâtes compactes, et d'autres alimens semblables, de difficile digestion. Il mange rarement de la viande, et boit plus rarement encore du vin. Des haillons couvrent à peine sa nudité, et souvent il partage sa demeure avec des animaux immondes, dont la malpropreté n'égale pas encore la sienne. Tant de privations de toute espèce doivent ébranler la constitution jusque dans ses fondemens. Il ne faut donc pas s'étonner si on regarde la pellagre comme héréditaire dans les familles; mais on a été beaucoup trop loin en affirmant qu'elle se propage par la voie de la génération. Un enfant né de parens pellagreux a, sans doute, plus de disposition que tout autre à contracter la maladie; mais ce n'est pas une raison pour admettre qu'il doive nécessairement en être atteint. On ne l'observe pas plus chez les soldats italiens qu'on ne voyait la plique chez les militaires de la Pologne. Soustrait à l'influence du genre de vie et de travail qui l'a fait naître chez ses parens, l'enfant évitera certainement la pellagre. Quant aux discussions, quelquefois scandaleuses, qui se sont élevées sur la question de savoir si cette dernière tient à une cause plus particulièrement qu'à toute autre, à l'abus du sel marin (*Guerreschi*), à l'usage du blé de Turquie (*Marzari*), à la malpropreté, à la misère, etc., elles me paraissent oiseuses. C'est tout l'ensemble des circonstances hygiéniques au milieu desquelles vit le paysan lombard, et non pas l'une d'elles seulement, qu'il faut accuser. Ainsi la pellagre, ou, pour mieux dire, l'état morbide interne qui détermine l'ensemble des accidens variés compris sous ce nom collectif, dépend, à mon avis, de toute réunion de circonstances propres à altérer d'une manière quelconque la vitalité des premières voies. Parmi ces causes on doit ranger non-seulement les alimens de mauvaise qualité, les eaux insalubres et la malpropreté, mais encore la profonde misère, les chagrins, les

craintes et toutes les affections tristes du moral, causées par les invasions réitérées, les taxes exorbitantes, les changemens continuels de gouvernement, et la mauvaise administration, fléaux dépopulateurs qui désolent depuis trente ans le nord de l'Italie. L'action du soleil ou de l'air atmosphérique me paraît se borner à provoquer la manifestation de l'exanthème, qui n'est, en conséquence, qu'un phénomène accessoire et accidentel, et qu'on doit considérer comme l'effet de la sympathie qui existe entre la peau et tous les organes tapissés par des membranes muqueuses. Les ouvertures des cadavres pourront seules en apprendre davantage, et dissiper tous les doutes sur le véritable caractère de la maladie; mais il faudra qu'on y apporte plus de soin qu'à celles dont on nous a déjà transmis les détails. C'est une partie de l'histoire de la pellagre qui doit être refaite en entier, et dans un tout autre esprit que celui qui a présidé aux premières recherches.

Comme les idées ne sont point encore fixées sur la pellagre, et qu'on a imaginé plusieurs théories opposées les unes aux autres pour s'en rendre raison, le plus grand désordre règne dans tout ce qui concerne la thérapeutique de cette maladie, et le traitement n'en est pas établi sur des bases fixes. Les uns préconisent les débilitans, la méthode antiphlogistique, les sangsues à l'anus; les autres rejettent les émissions sanguines ; certains vont même jusqu'à dire que tous les moyens auxquels on peut avoir recours ne font que modérer la violence des accidens, mais qu'aucun n'est capable de procurer une guérison radicale. Il en est qui prescrivent les toniques, les analeptiques, les bouillons de viande, de vipère, de grenouille, de lésard, le lichen d'Islande, la gélatine. Quelques praticiens ne permettent, au contraire, que des substances tirées du règne végétal, des herbes potagères et des salades de toute espèce. On a prescrit les diaphorétiques, comme les antimoniaux, la bardane, la salsepareille, ou les prétendus dépuratifs, tels que les mercuriaux, etc. En général, le traitement n'est basé que sur les symptômes ; il a pour but de combattre successivement

ou simultanément la débilité, la suppression des règles, la céphalalgie, la diarrhée, etc. Quant à l'affection locale, on a proposé de lui opposer les lotions avec l'eau-de-vie ou le suc de grande joubarbe, les frictions avec un onguent composé d'ail et de miel, les bains ordinaires ou les bains locaux dans le petit-lait, les cataplasmes émolliens, et même l'application du feu.

Au milieu de ces idées, qui ne sont propres qu'à augmenter encore la confusion, puisqu'on n'aperçoit aucune indication rationnelle à remplir, aucun plan suivi de traitement, on distingue néanmoins quelques faits qui méritent d'être notés : ce sont l'utilité des bains généraux, connue des paysans eux-mêmes, l'efficacité de l'eau, éprouvée par *Albera*, les bons effets des fruits acidules, observés par *Odoardi*, et les suites avantageuses de l'application des sangsues à l'anus et aux tempes. On n'a pas de peine à voir quelles sont les conclusions qui découlent naturellement de ces quatre ordres de faits, et combien tous quatre sont favorables à l'idée nouvelle que j'ai essayé de donner de la pellagre.

Sans doute tous les pellagreux ne guériraient pas sous l'influence d'un traitement plutôt hygiénique que pharmaceutique, dont les adoucissans, combinés peu à peu avec les analeptiques, formeraient principalement la base, et qu'on modifierait suivant l'exigence des cas; car une foule de causes se réunissent pour produire la pellagre, et il n'est pas au pouvoir du médecin de les détruire toutes. Ce qu'il peut faire, c'est de persévérer dans son plan de conduite, en se persuadant bien de cette vérité, proclamée déjà par *Odoardi*, mais trop oubliée aujourd'hui en Italie, qu'une maladie qui a profondément ébranlé la constitution demande beaucoup de temps pour guérir, pour s'adoucir même, sous l'action des moyens qu'on lui oppose. C'est moins aux médicamens qu'à un régime bien suivi qu'on doit recourir. Il ne faut pas dire qu'une affection est incurable, parce que trop souvent l'infortuné dont elle empoisonne les jours ne trouve pas dans sa misérable condition des ressources

suffisantes pour subvenir aux frais que lui occasionne un changement total dans sa manière de vivre, ses mœurs et ses habitudes. Qu'on rende moins dur le sort des malheureux cultivateurs, qu'on diminue les charges qui pèsent sur eux, qu'on ranime dans leur cœur les sentimens de joie, d'espérance et de bonheur, sans lesquels l'homme ne saurait jouir de la plénitude de l'existence, et la pellagre disparaîtra du sol de l'Italie; on n'entendra plus dire que, pour délivrer la Lombardie de ce fléau, il faut expulser les malheureux qui en sont atteints, et les transporter dans des solitudes lointaines, ou leur interdire les douceurs du mariage; propositions barbares qu'on est affligé de trouver dans la bouche de deux médecins, aussi recommandables d'ailleurs que *Gherardini* et *Strambi*.

APHORISMI.

I.

Cervicis dolor, oculi prærubri, sanguinis eruptionem prænuntiant. Hipp., *prædict.* 137.

II.

Bilis vomitus vulneri succedens malum denuntiat, præcipuèque in capitis vulneribus. Hipp., *Coac. prænot.* 507.

III.

Indicatione incertâ, maneas in generalibus. Stoll, *aph.* 832.

IV.

Qui vomituri sunt, iis anteà os crebrâ salivatione impletur. Hipp., *Coac. prænot.* 566.

V.

Ab homine moderato ferox et audax responsum malum portendit. Hipp., *prædict.* 44.

VI.

In curatione contusi semper tentanda resolutio, cavenda suppuratio, magis verò gangræna. Boerhaav., *aph.* 331.